

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 43 (1910)  
**Heft:** 5-6

**Artikel:** Le tempérament : son importance pour l'activité pastorale  
**Autor:** Widmer, J.H.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379877>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE TEMPÉRAMENT

## son importance pour l'activité pastorale

PAR

J. H. WIDMER

pasteur.

---

Le tempérament? Est-il possible qu'on vienne nous parler, au XX<sup>e</sup> siècle, de vieilleries pareilles? C'est suranné, bon pour le moyen âge. Les tempéraments ne sont plus à la mode, les manuels de psychologie les mentionnent à peine *pro memoria*! D'ailleurs, on a tant écrit sur ce sujet, que tout le monde connaît les quatre tempéraments.

C'est vrai, nous l'avouons. Il en est des tempéraments comme des vieux chants; tout le monde les connaît, mais... presque personne ne sait les chanter; ils sont trop connus pour qu'on les apprenne. Les tempéraments, eux aussi, sont si connus... qu'on ne les connaît plus.

En général, ce que l'on sait des tempéraments suffit tout juste pour s'en faire une idée erronée. Dans le langage courant, un homme sanguin est un bon vivant; le mélancolique est un malade qui devrait être relégué dans un asile d'aliénés; le flegmatique est tout simplement un paresseux, et que serait le colérique, sinon un homme sujet à de violents accès de fureur? Mais ces jugements sont incomplets et exagérés tout à la fois, et par là même défectueux. On envisage

les tempéraments comme quelque chose d'anormal, de maladif, et l'on s'imagine n'en posséder aucun.... Et pourtant, chaque personne doit avoir au moins l'un de ces tempéraments. D'autre part, on emploie souvent le mot « tempérament » pour désigner le caractère ; les deux termes passent pour être synonymes, on les prend indifféremment l'un pour l'autre : indice certain d'une notion peu claire et peu précise du tempérament.

Mais même pour ceux qui connaissent la théorie des tempéraments, il n'est pas oiseux d'examiner la question de plus près. Le tempérament joue un rôle considérable dans le développement du caractère. Pour former son caractère, le premier pas à faire est le fameux *γνώθι σεαυτόν* (connais-toi toi-même) des anciens. Cette connaissance de soi est singulièrement facilitée pour celui qui s'applique à connaître la disposition naturelle de son esprit telle qu'elle est conditionnée par la constitution de son corps, c'est-à-dire son tempérament. Il importe donc que tout homme désireux de développer son caractère étudie les tempéraments, pour découvrir et connaître le sien, et pour comprendre celui de son prochain.

Cette étude est doublement profitable à ceux qui s'occupent non seulement de leur propre éducation, mais aussi de celle d'autres personnes : aux parents et aux instituteurs, dont la tâche est de former le caractère des enfants ; aux pasteurs, qui s'efforcent de former des caractères chrétiens. Nous espérons donc n'être pas trop banal en parlant de l'importance du tempérament pour l'activité pastorale.

Cette étude comprendra trois parties : 1° *les quatre tempéraments* ; 2° *le tempérament du pasteur, et son influence sur l'activité pastorale* ; 3° *le tempérament des paroissiens et son importance pour le pastorat*. Cette dernière partie pourrait aussi être intitulée : *Conduite du pasteur et des chrétiens envers les paroissiens ou les hommes de tempérament différent*.

## I

**Les quatre tempéraments.**

Comme nous l'avons dit, le tempérament est la manière d'être innée de l'âme et de ses facultés, la disposition naturelle de l'esprit, dépendant de la constitution du corps.

Gardons-nous de confondre le tempérament avec le caractère. Ce dernier n'est pas quelque chose d'inné ; il se développe avec le temps, les hommes le forment. Le tempérament, par contre, ne dépend ni de notre volonté, ni de l'éducation, et il nous est tout aussi impossible de nous donner un autre tempérament que de changer les traits de notre visage. Le tempérament est la base sur laquelle repose le caractère. Mais ces deux choses, en apparence identiques, sont si différentes l'une de l'autre, que l'on peut dire avec raison : Les gens qui se laissent gouverner par leur tempérament n'ont point de caractère.

Nous n'entendons pas dire par là que le tempérament soit le seul facteur dont on ait à tenir compte pour former son caractère. Le milieu dans lequel on a été élevé, l'éducation reçue dans la famille et à l'école, l'influence et l'exemple d'autres hommes, la position sociale, la destinée ; voilà autant de facteurs jouant un très grand rôle dans notre développement spirituel et moral. Mais on méconnaît en général la grande influence du tempérament.

Essayons de classer les tempéraments. Et tout d'abord, l'ancienne théorie des quatre tempéraments (sanguin, mélancolique, colérique et flegmatique) peut-elle se soutenir ? Non, évidemment, si l'on veut baser cette théorie comme jadis sur les humeurs du corps, le sang, la lymphe. Mais en pratique, en observant avec soin la nature ou plutôt les natures humaines, on est forcé d'avouer que la distinction de quatre tempéraments principaux — mal nommés, il est vrai — est confirmée par l'expérience.

Les natures des hommes diffèrent beaucoup entre elles. Chaque enfant sait qu'il y a dans ce monde des gens vifs,

alertes, qui s'enthousiasment vite et qui veulent toujours aller de l'avant, tandis que d'autres sont lents, tranquilles, circonspects, et réfléchissent longtemps avant d'agir.

En observant de plus près la nature humaine, on fera bientôt une autre découverte : on trouve dans le monde des hommes de sentiment et des hommes d'action. Chez les premiers, gens au cœur chaud, c'est le sentiment, chez les seconds, c'est la raison et la volonté qui jouent le rôle principal. Les uns sont des gens passifs, sur qui le monde extérieur fait impression, tandis que les autres, gens actifs, considèrent le monde comme leur champ d'activité.

Ces deux observations nous donnent la clef de la théorie des tempéraments. Suivant qu'on est d'un naturel vif ou tranquille, homme d'action ou de sentiment, on appartient à l'une des quatre catégories suivantes :

- 1° L'homme de sentiment vif, de tempérament sanguin.
- 2°    »                    »    profond,            »            mélancolique.
- 3° L'homme d'action vive,            »            colérique.
- 4°    »                    »    calme,            »            flegmatique.

Remarquons d'emblée qu'on peut posséder, qu'on possède généralement un tempérament combiné, car la plupart des hommes sont hommes de sentiment et d'action, mais avec prédominance de l'un des éléments. On peut par exemple être vif de sentiment, tranquille en action, et réciproquement.

Si nous nous en tenions à la théorie, nous dirions qu'on ne peut avoir un tempérament de sentiment ou d'action à la fois vif et tranquille (par exemple sanguin et mélancolique). Ainsi, en combinant les divers tempéraments, nous obtiendrions douze tempéraments différents : les quatre principaux, puis les tempéraments sanguin-colérique, sanguin flegmatique, mélancolique-colérique, mélancolique-flegmatique, et vice-versa pour ces quatre derniers. — Mais nous avouons qu'en pratique ce nombre limité de tempéraments n'est pas soutenable. Nous croyons au contraire qu'on peut être à la fois, par exemple, mélancolique et sanguin, qu'on peut même avoir un mélange de trois tempéraments, mais toujours avec

prédominance de l'un d'entre eux. Nous arrivons ainsi à un très grand nombre de tempéraments divers.

Esquissons maintenant les quatre tempéraments principaux, en essayant de leur donner des noms moins rébarbatifs. Inutile de dire qu'il ne s'agit point ici de types imaginaires, mais bien de personnes que nous avons connues et dont nous avons observé le tempérament.

1° L'individu à sentiment vif, le *Sanguin* a un cœur chaud et tendre. Tout ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il apprend lui fait une vive impression, et il se laisse facilement aller à l'enthousiasme. Il est plein de vie, plein d'entrain, il éprouve le besoin d'entrer en relations avec le monde. Il se trouve bien en compagnie, et recherche la société d'autrui ; quand il est seul, il s'ennuie bientôt. Il lui faut faire part de ses sentiments, il ne peut les garder pour lui ; il est communicatif, il a le cœur sur la main. Il parle donc beaucoup, avec chacun et tout le monde, il s'informe de tout, s'intéresse à tout. De là son sens pratique ; sans observer, il voit tout, sait tout ce qui se passe. Il est aimable, sociable ; on se sent à l'aise auprès de lui, on ne s'ennuie jamais dans sa compagnie : il parle avec esprit sur toutes sortes de choses.

D'ordinaire il est jovial, joyeux, et prend la vie par son côté plaisant. Dans les moments de grande douleur, il est vrai qu'il est très abattu, tellement qu'on pourrait le prendre pour un Mélancolique, mais il se relève bientôt, et trouve sa consolation dans de nouvelles joies. Si vous l'offensez, il s'emportera tout de suite, mais bientôt il oubliera tout, car de nouvelles impressions effaceront bien vite les anciennes. Oh ! quel heureux homme que le Sanguin, *l'homme d'impression !*

Mais le tempérament sanguin a aussi son mauvais côté. Le Sanguin dépend absolument des sentiments momentanés. Tout fait si vite impression sur son cœur, aussi tendre que la cire, qu'une impression s'efface bientôt, pour faire place à une autre. C'est dire que le Sanguin est superficiel et inconstant.

Il est superficiel dans ses pensées et dans son jugement.

Ce n'est pas la raison, non, c'est le sentiment du moment qui dirige ses jugements, et les rend exagérés et variables. Ce qui lui plaît maintenant lui déplaira bientôt ; l'idée qu'il émet aujourd'hui et qu'il défend avec tant de chaleur, il la rejettera demain comme absurde et la combattra avec tout autant de véhémence ; l'homme qu'il élève par ses louanges jusqu'au ciel, il l'abaissera à la première occasion jusqu'aux enfers. Et tout cela sans se douter le moins du monde qu'il se contredit lui-même. En un mot, il est capricieux.

Dans ses actions, le Sanguin est aussi frivole et imprudent. Il ne réfléchit pas, et dans son enthousiasme passager, il entreprend des choses qu'il déplore ensuite. Dans son travail, il manque de patience et de persévérance.

Il n'est pas jusqu'à son amabilité qui n'ait son mauvais côté. L'intérêt si bienveillant qu'il porte à son prochain se change facilement en curiosité et en indiscretion. Il a beaucoup d'amis, mais il n'appartient à aucun d'eux. Il est vrai qu'il se donne complètement, mais... pour un instant seulement. D'un moment à l'autre il se choisira un autre confident. Et si, gagné par son bon cœur, par son naturel si franc, vous lui confiez un secret, ne vous étonnez pas qu'au bout de quelque temps tout le monde le connaisse. Comment le Sanguin pourrait-il garder pour lui les secrets de ses amis, lui qui ne peut cacher les siens ?

Enfin, pour terminer cette esquisse, ajoutons que le tempérament sanguin porte facilement à la vanité et à la confiance en soi d'un côté, à l'amour des plaisirs d'un autre côté ; le Sanguin devient volontiers un bon vivant. Tout cela s'explique aisément par son naturel.

2° Tout autre est l'homme sentimental dont la nature est calme et lente, l'homme aux sentiments profonds, le *Mélancolique*. Il possède moins de brillantes qualités, mais a aussi moins de défauts choquants que son contraste, le Sanguin.

Tout ne fait pas impression sur lui : son cœur n'est pas si sensible, tout n'y pénètre pas ; mais ce qui a la force d'y pénétrer, y reste à jamais. Le Sanguin voit tout, le Mélancolique n'aperçoit rien. Mais quand il observe, il voit mieux que le

Sanguin. Il ne s'enthousiasme que pour peu de choses, mais alors son enthousiasme est grand, profond et durable. Les sentiments du Mélancolique restent cachés dans son cœur, si cachés parfois qu'on le prendrait pour un homme froid et insensible. Songer aux impressions qui se sont emparées de son cœur, telle est l'occupation préférée du Mélancolique ; il peut pendant des heures entières se parler à lui-même, sans trouver le temps long ; il ne s'ennuie jamais en compagnie de ses idées favorites, de ses chères pensées. Au lieu de jouir du moment présent, il aime à se plonger dans le passé, à revivre en esprit les beaux jours d'autrefois ; il lui arrive aussi de se faire des châteaux de cartes pour l'avenir. En un mot, c'est un homme peu pratique, même un peu gauche ; un rêveur idéaliste, souvent un original.

Ses rêveries le portent à la mélancolie, d'où lui vient son nom. Lui dont l'esprit plane si souvent dans des hauteurs idéales, il s'afflige de voir que son idéalisme se heurte constamment à la rude réalité ; il s'en choque, s'en attriste ; ses songeries prennent un ton de plus en plus sombre et douloureux, et aboutissent enfin à une mélancolie malade.

On comprendra aisément que la solitude soit aussi chère à un rêveur pareil que la société à l'homme sanguin. Le Mélancolique évite autant que possible la compagnie de ses semblables, car il ne sait pas bien exprimer ses sentiments, et se garde bien d'ouvrir son cœur. Aussi n'est-il pas sociable. Il parle peu, il est timide, embarrassé, mal à son aise quand il se trouve en société, son cœur palpite d'anxiété, il craint de commettre des gaucheries. Peu communicatif, très réservé, il ne cherche point d'amis. Mais, l'a-t-on cherché lui-même, lui montre-t-on de l'amitié, il ouvre alors son cœur tout grand, et il n'y a point d'amitié si vraie, si profonde, si fidèle que celle du pauvre Mélancolique, dont le cœur a une telle soif d'affection. Il est l'*homme de sentiment* par excellence.

Quand on offense le Mélancolique, il ne se fâche pas tout de suite, mais ensuite viennent ses inévitables réflexions ; il rumine, s'aigrit ; sa colère grandit lentement, n'éclate pas,



mais se change en forte rancune, qui durera peut-être toute sa vie.

Nous avons ainsi entamé le chapitre des défauts du Mélancolique. Mais son défaut caractéristique, c'est son inqualifiable irrésolution. A-t-il une décision à prendre ? un travail à entreprendre ? Le voilà qui commence à réfléchir durant des heures sur des mesquineries, à s'effrayer de difficultés minuscules ou imaginaires. Perdu dans des subtilités souvent ridicules, il est incapable de prendre une résolution, ses rêveries paralysent son énergie, et il préfère se faire conduire, pousser par d'autres, se faire porter par son sort. Rendons-lui cependant justice. Quand enfin il a pris une résolution, ou plutôt qu'on l'a forcé à en prendre une, il y persévère et l'exécute. Mais, hélas ! il faut d'abord la prendre ! Et n'allez pas le presser, l'aiguillonner ! Il ferait tout de travers ! Pour mener quelque chose à bien, il lui faut du temps et de la réflexion. Saisir l'occasion par les cheveux est pour lui l'impossible ; il ne va de l'avant qu'entraîné par la nécessité. Cette irrésolution est de la paresse d'esprit.

Il est clair que cette indolence rêveuse nuit énormément au Mélancolique dans les temps difficiles. Il n'y a personne qui se fasse autant de soucis que lui, il est passé maître dans l'art de trouver des difficultés et des dangers là où il n'y en a point. Et quand il a vraiment du malheur, il se demande ce qu'il eût dû faire pour l'éviter, au lieu de secouer sa nonchalance et de prendre une décision pour s'en tirer aussi bien que possible. Gardant toutes ses afflictions pour soi, il en souffre davantage encore.

Son second grand défaut est la susceptibilité. Ayant soif d'affection, sans pouvoir montrer ses sentiments, il observe sans cesse la conduite des autres envers lui. Mais, si grand que soit son espoir de trouver chez eux des sentiments affectueux, sa crainte d'être incompris et méprisé par eux est encore plus grande : il ne comprend donc pas la plaisanterie, il pèse chaque mot prononcé en sa présence et il lui arrive souvent de prendre pour de terribles offenses les paroles les plus innocentes. Il y a même des Mélancoliques qui passent

leur vie à se demander si on ne les a pas offensés ; ils semblent trouver un douloureux plaisir à prendre en mauvaise part les paroles et les actes de leur prochain. Et qu'en résulte-t-il ? Ils deviennent soupçonneux, aigris, haineux, et finissent par avoir la folie de la persécution.

3<sup>o</sup> Nous en venons maintenant aux tempéraments d'action. L'homme d'action prompte, le *Colérique*, est une nature travailleuse, active, énergique. La vivacité en toutes choses est son signe caractéristique. Force, courage, énergie, telles sont ses qualités naturelles : il est *homme de volonté* par dessus tout. A-t-il un travail à faire, tout de suite il se met à l'œuvre, sans trêve ni repos, jusqu'à ce qu'il ait atteint son but. Cela fait, il se cherche un autre champ de travail, car il a horreur du repos, de la tranquillité, du *dolce farniente*. Agir, combattre, vaincre des difficultés, c'est là son bonheur ; il est dans son élément quand il s'agit de réformer, de réaliser un progrès, quel qu'il soit. Il semble considérer le travail comme un mur décrépît, qui doit être détruit tout de suite, coûte que coûte, ou comme un redoutable ennemi, qu'il faut vaincre aussitôt que possible. Et rien ne résiste à ses coups, à son activité dévorante ; comme un ouragan, il renverse tout. Le mot « impossible » n'existe pas pour lui, il devrait être rayé du dictionnaire, a dit le plus grand Colérique du XIX<sup>e</sup> siècle, Napoléon I<sup>er</sup>. Le Colérique est grand dans le combat, dans le combat contre les hommes et contre les événements ; il a en lui l'étoffe d'un réformateur. — On le reconnaît facilement à sa fermeté, à son air résolu ; il parle vite, mais peu : il n'est pas homme de paroles, mais d'action.

Il faut bien se garder de le confondre avec le Sanguin, qui semble aussi être d'une activité dévorante, mais sans arriver au but. Celui-ci ressemble au papillon, qui butine de fleur en fleur, le Colérique par contre à l'abeille travailleuse.

On a beaucoup vanté le tempérament colérique comme le plus grandiose, et c'est vrai qu'il a engendré les actions les plus héroïques de l'humanité. Les grands génies militaires de l'histoire ancienne et moderne, dont les exploits nous saisissent d'étonnement et d'admiration, les célèbres voyageurs

auxquels nous devons la découverte des pays inconnus, furent tous des Colériques à l'âme ardente, d'une volonté de fer, d'un courage à toute épreuve, ayant soif de grandes œuvres. De même, toutes les grandes révolutions politiques et religieuses qui ont bouleversé le monde furent entreprises et menées à fin par des esprits colériques.

Mais voici le revers de la médaille : Plus puissant qu'aucun autre homme dans son activité, le Colérique peut faire énormément de bien ; mais qu'advient-il s'il poursuit un but condamnable ? Personne ne peut faire autant de bien, mais aussi personne autant de mal que lui.

Au reste, sans vouloir faire le mal, le Colérique se laisse facilement aller à commettre de graves fautes. Quand il s'est choisi un but, il veut l'atteindre coûte que coûte : au besoin il se sert de tous les moyens, même des moins acceptables. Si par exemple il cherche à amasser une fortune, malheur à ses concurrents ! D'ailleurs, le Colérique s'inquiète fort peu de ses semblables, il va de l'avant sans aucun égard pour les autres, comme la locomotive qui broie tout ce qui se trouve sur son passage. Que lui importe de nuire aux autres ? « Qu'ils s'écartent de mon chemin ! » De nature impérieuse, il s'habitue vite à commander.

Si quelqu'un ose lui résister, si on essaie de le contrecarrer dans ses idées, si même on ne fait que le contredire, la colère s'empare de lui, il devient violent. Et sa colère n'est pas celle du Sanguin, qui ressemble à un feu de paille, mais bien un feu dévorant qui ne s'éteint qu'après avoir tout dévoré. C'est ainsi que les « fils du tonnerre » voulaient détruire par le feu du ciel le village samaritain qui avait refusé de recevoir leur maître ! Et qu'on se garde bien de faire une observation au Colérique ! il n'en accepte pas, il les envisage comme des crimes de lèse-majesté, tandis que lui-même s'entend très bien à en faire !

Ajoutons enfin que le Colérique veut être honoré ; l'estime de son prochain lui semble être un tribut légitime payé à sa grandiose activité. Il est ambitieux, et cette ambition peut étouffer à un moment donné tous ses bons sentiments.

4° Qu'il lui ressemble peu, l'homme d'action calme, le *Flegmatique* ! Il est décrié comme paresseux ; qui dit flegmatique, dit lent, lent jusqu'à la paresse. Mais en le taxant ainsi, on fait grand tort au Flegmatique. Quoiqu'étant calme, il est homme d'action. Il va de l'avant pas à pas, lentement mais sûrement : *chi va piano, va sano* ! Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il réfléchit et calcule, car il est avant tout *homme de raison*, de bon sens, de froide réflexion. Il est prudent, sensé, a le coup d'œil sûr et du sang-froid naturel. Quand il prend une résolution, elle est presque toujours bonne, car il pèse le pour et le contre, et sa bonne mémoire lui permet de mettre à profit ses expériences. — Il est plutôt conservateur, et avant de se prononcer pour une réforme quelconque, il veut avoir la preuve que la réforme projetée vaut mieux que le statu quo ; il lui faut s'y habituer en pensée, jusqu'à ce qu'elle ne lui paraisse plus être quelque chose de nouveau. Ainsi, le Flegmatique est presque toujours un conservateur opiniâtre, et en politique, il joue le rôle du sabot d'un char. Mais, sur de fortes pentes, le sabot est un engin très utile, et dans les moments critiques, le Flegmatique peut rendre les plus grands services à sa patrie en calmant les passions déchaînées. Exemple : Gamaliel au sein du conseil de la nation juive. Et si la France avait eu en 1870 un flegmatique Gamaliel dans son corps législatif, qui sait ? il eût peut-être épargné à sa patrie les honteuses défaites de la guerre franco-allemande !

Malgré sa lente prudence, le Flegmatique est capable de mener à bonne fin de grandes entreprises, surtout celles qui demandent une forte dose de patience, un travail prolongé et opiniâtre. Pour le travail journalier le Flegmatique n'a pas d'égal ; il est minutieux. « Tout ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait. » Il aime une vie réglée ; il a son temps de travail, son temps de repos, il est ponctuel à l'excès, il cherche à éviter tout ce qui pourrait l'émotionner, même les simples dérangements et les incommodités de la vie. Sa conversation est sèche et prosaïque. Il n'évite pas ses semblables, mais s'entretenir avec eux n'est pas un besoin pour

lui. Calme et réservé en tout, il parle lentement, en pesant chaque mot. Il est difficile de l'offenser, de le mettre en colère ; il reste toujours maître de soi, et est si raisonnable, que ni la colère, ni la rancune ne peuvent s'emparer de son cœur. Il supporte avec un stoïcisme admirable les vicissitudes de la vie.

Ajoutons encore un mot sur les défauts du tempérament flegmatique. Nous avons déjà parlé de son conservatisme opiniâtre. Généralisons : l'entêtement, l'obstination est un défaut général du Flegmatique. Lorsqu'il a une idée en tête, c'est en vain qu'on essaiera de le faire changer d'avis. Peine inutile ; il a examiné la question sous toutes ses faces, il a pris une décision et il s'y tiendra obstinément, sans cependant vouloir à toute force l'imposer à d'autres.

Son impassibilité le fait souvent tomber dans un autre défaut : il peut devenir indifférent, insensible. Il est rare qu'il se fâche, et il ne hait pas ses semblables. Mais on ne peut pas non plus prétendre qu'il les aime, non, ils lui sont presque toujours souverainement indifférents. Il ne fait de mal à personne, mais il ne fait pas beaucoup de bien non plus. « Laissez-moi tranquille, je vous laisse aussi en repos ! » Il n'aime pas qu'on trouble sa tranquillité, qu'on le dérange dans ses habitudes journalières, dans son travail, dans ses affaires : il aime ses aises. Aussi n'est-il pas cordial, et quand son prochain est tombé dans le malheur, il n'éprouve pas une profonde et généreuse sympathie. Il portera peut-être secours, mais pas parce que le cœur l'y pousse ; c'est la raison qui lui dit : « Peut-être m'arrivera-t-il aussi une fois quelque chose de semblable ! » Son impassibilité peut même tuer tous ses sentiments, et il n'y a que le Flegmatique qui puisse dire des malheureux ce qui se dit si souvent : « Si ces gens avaient agi d'une autre manière, ils auraient pu éviter le malheur, c'est donc leur faute s'ils sont malheureux, je n'ai nullement pitié d'eux et ne ferai rien pour eux ! » C'est ainsi que le Flegmatique peut aboutir à un parfait égoïsme, à une insensibilité apathique.

Un dernier danger du naturel flegmatique : L'esprit de

l'homme se fixe nécessairement un but à atteindre. Le Flegmatique n'ayant pas de but élevé à poursuivre, ne sentant pas de sympathie pour son prochain, se laisse aisément entraîner par son esprit calculateur à l'amour de l'argent, à l'avarice. Compter, calculer ! c'est là son fort ; il a donc la qualité principale d'un financier !

On peut comparer ces quatre tempéraments, que nous venons de décrire, aux quatre saisons, et si je ne me trompe, la comparaison a été faite souvent. Le printemps, la saison du renouveau, où chaque jour de nouvelles fleurs vous enchantent ; le printemps avec son temps capricieux, délicieux aujourd'hui, glacial demain, n'est-il pas l'image du Sanguin avec sa vivacité, son amabilité, son inconstance, son humeur légère et volage ? C'est aussi sa saison de prédilection, la saison de la joie et des délices ! — Le Mélancolique préfère par contre l'automne, car cette saison lui ressemble, avec son caractère tranquille, rêveur, mélancolique, avec son feuillage rouge, qui répète en tombant : « Toutes choses sont passagères ! Tout est vanité ! » — Le tempérament colérique peut être comparé à l'été, la saison du travail pénible, acharné, des paysans, la saison des orages et des ouragans, dont la violence vous fait penser à l'énergie, à l'impétuosité, au manque d'égards du Colérique. — Enfin, le Flegmatique vous rappelle l'hiver, le temps du tranquille travail de chambre ; le blanc tapis de neige, recouvrant toute la terre de son agréable uniformité, ne ressemble-t-il pas à la vie monotone, à l'humeur égale du Flegmatique ? et la température glaciale à l'insensibilité de son âme froide ?

Ce sont là vraiment quatre tempéraments différents, dont chaque homme possède au moins un. Mais les peuples, eux aussi, ont leur tempérament. Les genres calmes se trouvent chez les peuples d'origine germanique. Les Hollandais et les Flamands passent pour flegmatiques ; l'Allemand est le type du mélancolique ; il en a les défauts et les qualités. Les nations romandes sont sanguines, preuve en sont les Français. Un peuple, qui dans le court espace de soixante ans (1792-1852), a changé dix fois la forme de son gouverne-

ment, détrôné trois rois de deux dynasties différentes, proclamé deux fois la république avec un enthousiasme indescriptible, puis l'a bientôt renversée deux fois pour se donner un empereur absolu, adulé et tout-puissant, qui lui-même est précipité du trône après sa première défaite : c'est bien là un peuple à tempérament sanguin. Et si le prétendant actuel des Bonaparte n'était pas un Victor, mais un homme dans le genre de sa Majesté sanguine-colérique Guillaume II, il y a longtemps que les Français eussent crié avec enthousiasme : Vive l'Empereur! — On cite enfin, comme colériques, les Italiens. Bien à tort. Il est vrai que nos voisins du sud, dans leur emportement sanguin, sont bien vite prêts à faire usage du poignard, mais jusqu'à présent il ne s'est pas trouvé dans les rangs de ce peuple un seul Colérique, pour entraîner les classes pauvres et opprimées à la révolution générale, à la revendication des droits de l'homme. Non, le vrai Colérique, c'est l'Américain des Etats-Unis. Un peuple qui en si peu de temps a pris sous tous les rapports un développement si colossal, un pays où les villes sortent de terre comme par enchantement et deviennent de grandes cités avec une rapidité fabuleuse, une nation qui dans deux gigantesques guerres a gagné la liberté, pour soi d'abord, ensuite pour ses esclaves, — voilà un peuple vraiment colérique ! Mais l'histoire contemporaine, elle aussi, nous montre un exemple de ce genre, et, pour être juste, nous devons mentionner, après les Américains, ... les Japonais.

Mais il est plus facile de reconnaître le tempérament général des peuples, que celui des individus, et même le modeste observateur qui n'a d'autre but que de découvrir son propre tempérament, n'arrivera pas toujours si facilement qu'il le croit au but de ses recherches. C'est que, comme nous l'avons déjà observé, il y a encore bien d'autres facteurs agissant sur notre développement intérieur, et puis, la plupart des gens ont un tempérament mixte, composé de deux tempéraments. Ces deux tempéraments se combinant, il n'est pas facile de reconnaître chacun d'eux. Un homme sanguin-flegmatique par exemple (entre parenthèses, une combinaison heureuse de

calme et de vivacité) se croira peut-être colérique, parce qu'il est homme d'action calme, mais aux sentiments vifs. Dans les cas où deux tempéraments tout à fait opposés s'allient dans un individu, ce sera tantôt l'un, tantôt l'autre qui vaincra; de là ces contradictions intérieures, que nous observons si souvent dans nos sentiments et dans notre conduite, et qui nous semblent inexplicables.

Rappelons ici qu'on ne peut, — ni volontairement, ni involontairement — changer de tempérament avec le temps, comme beaucoup de personnes se l'imaginent. Il est vrai que la jeunesse est plus vive que la vieillesse, qu'un homme heureux est plus joyeux qu'un malheureux, mais cela ne dépend pas du tempérament. Le tempérament ne change pas, et si l'on compare des enfants avec d'autres enfants, des vieillards avec des vieillards, des heureux avec des heureux, des malheureux avec des malheureux, on verra que tous les enfants ne possèdent pas la même vivacité, qu'il y a des vieillards moins calmes que d'autres, que tous les heureux ne jouissent pas au même degré de leur bonheur, qu'il y a des malheureux bien plus impassibles que d'autres. En d'autres termes, on trouve dans toutes ces catégories des représentants des quatre tempéraments.

Par contre, ce que l'on peut faire, ce que tout homme moral *doit* faire, c'est de maîtriser son tempérament, de le tenir dans la dépendance. — Quel est le meilleur tempérament? A cette question, si souvent posée, on ne peut que répondre : « Aucun, ou tous. » Chaque tempérament a ses bons et ses mauvais côtés; il en est de lui comme d'un jardin, où croissent de bonnes plantes et de la mauvaise herbe. Là où la culture manque, les mauvaises plantes prennent le dessus. Car alors les propriétés naturelles de notre tempérament s'accusent toujours davantage, se développent d'une manière exclusive et anormale, deviennent de vrais défauts et étouffent les bonnes qualités. Et alors notre tempérament n'est autre chose que « la loi du péché, qui est dans nos membres », dont parle l'apôtre Paul. (Romains VII.)

Au lieu donc de nous laisser dominer par notre tempéra-



ment, c'est à nous de le maîtriser, de développer ses bons côtés, d'en réprimer les mauvais, de nous efforcer d'acquiescer si possible les bonnes qualités des autres tempéraments. Cette éducation de soi-même ne doit pas, à la vérité, être une lutte contre le tempérament comme tel, lutte qui serait absolument inutile, mais bien une culture radicale de ce tempérament, une lutte de tous les jours contre ses défauts. Celui qui, dans cette lutte grandiose, parvient à reléguer de plus en plus son tempérament au second rang, à le rendre de moins en moins visible, à en vaincre les défauts malgré les tentations sans cesse renouvelées, — un tel homme s'est renié lui-même et peut dire comme l'apôtre : « Je vis, mais ce n'est plus *moi* qui vis, c'est Christ qui vit en moi ! » (Gal. 2 : 20.)

Nous venons de voir quel rôle important le tempérament joue dans notre développement moral. Venons-en maintenant aux conséquences pratiques pour le ministère, et considérons le tempérament du pasteur et son influence sur son activité.

## II

### Le tempérament du pasteur.

Nous n'avons ici qu'à spécialiser notre description des tempéraments, en esquisant des pasteurs de ces quatre genres différents.

1<sup>o</sup> Supposons qu'un pasteur vienne d'être nommé dans notre paroisse. Nous ne l'avons vu qu'à l'église, lors de son installation. Mais bientôt il vient nous faire visite, s'intéresse à notre famille, s'entretient avec nous tous, et s'en va enfin, nous laissant enchantés de sa visite. Quel homme aimable ! dirons-nous, ... et sanguin ! ajouterons-nous, si nous connaissons les tempéraments.

Car c'est là l'avantage et la force du *pasteur sanguin* : il a le cœur sur la main, il est plein d'amabilité envers chacun. Et tout le monde répète dans la paroisse : Quel homme aimable ! Il se trouve tout de suite à son aise dans sa nouvelle paroisse et sait se faire aimer dès les premiers jours. En effet, com-

ment ne l'aimerait-on pas, quand on voit tout l'intérêt qu'il vous porte ! Il arrête tous ceux qu'il rencontre, il leur parle avec vivacité, avec affection, il a toujours quelque chose à leur dire. Comme il aime la société, il fait beaucoup de visites, et dans les paroisses où on a encore l'habitude d'inviter le pasteur au repas du baptême, pas n'est besoin, si le pasteur est sanguin, de craindre que la conversation ne languisse : car il est là, notre cher pasteur, si aimable causeur, si charmant envers tous ; il trouvera bien quelque chose de nouveau à raconter avec sa verve intarissable, et nous fera passer le temps d'une manière agréable par sa bonne humeur et ses saillies.

La cure d'âmes est singulièrement simplifiée pour un pasteur de ce genre. Il est plein d'intérêt et de sympathie pour ses paroissiens, il prend une grande part à leurs joies et à leurs peines. « Il se réjouit avec ceux qui se réjouissent, il pleure avec ceux qui pleurent. » (Rom. 12 : 15.)

Il est vrai qu'il oublie vite ces sentiments, et, après avoir exprimé sa sympathie la plus cordiale, la plus profonde, dans une famille durement éprouvée, c'est avec une facilité merveilleuse qu'un moment après, dans la maison attenante, il oubliera ses larmes pour se réjouir du fond du cœur avec des paroissiens auxquels le bonheur sourit. Mais qu'importe ? Sa visite chez les malheureux a été quand même un grand bienfait ; il a consolé, il a ranimé la foi chancelante, il a fait revivre l'espérance. Quant à lui — chose importante ! — il lui a été ainsi possible de faire plusieurs visites de suite et de faire du bien dans les cas les plus différents.

Et cependant, ce bon berger, à l'âme si tendre, ne sera peut-être pas, avec le temps, goûté de tous. Les uns trouveront que le pasteur montre presque trop d'intérêt, s'informe de tout avec une sympathie qui ressemble terriblement à une curiosité indiscreète ! D'autres s'indigneront que le pasteur raconte ici et là, un peu partout, les confidences qu'on lui a faites....

Mais les cloches sonnent, et nous invitent à aller à l'église, pour entendre prêcher notre pasteur sanguin. Nous y allons,

et ne le regretterons pas. Que ses paroles sont touchantes ! émouvantes même ! Quel art dans son sermon ! Qu'il s'entend bien à illustrer ses pensées par des images et des exemples bien choisis, par de jolies anecdotes ! Vraiment nous nous sentons édifiés, émus jusqu'aux larmes ! Car ses paroles viennent du cœur, et vont droit au cœur ; il parle avec une chaleur, une conviction qui nous gagne. C'est un sermon plein d'un saint enthousiasme, un discours fleuri et plein d'unction.

De même dans le culte pour la jeunesse, dans l'instruction religieuse : il sait intéresser les enfants par ses paroles chaleureuses, ses historiettes variées ; il aime d'ailleurs par nature les petits enfants, et sait se faire aimer d'eux. C'est de lui surtout qu'on peut dire avec Jésus : « C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle » (Matth. 12 : 34). Il est par excellence « le scribe qui tire de son trésor des choses nouvelles et anciennes. » (Matth. 13 : 52.)

Et pourtant le prédicateur sanguin ne plaît pas à tout le monde, et ses sermons ne sont pas toujours une source de vraie bénédiction. Ils sont beaux, c'est vrai, mais sont-ils par là même bons ? De belles fleurs ne font pas nécessairement de bon fourrage, et le bouquet le plus splendide n'a point de racines. C'est là ce qu'on peut reprocher au prédicateur sanguin : sa brillante éloquence n'est pas riche en idées vraiment profondes. On pourrait dire de ses sermons : l'exécution est bonne, excellente même, mais les matériaux ne sont pas de première qualité. Et l'élocution elle-même, quoique si soignée, déplaît quand on a le sentiment que le prédicateur sanguin s'écoute parler, ce qui lui arrive quelquefois. Ajoutons qu'on cherchera en vain un plan dans les discours d'un pasteur vraiment sanguin ; la logique n'est pas son fort et ses sermons sont semblables à un torrent impétueux, qui n'a pas encore été endigué. Et c'est bien compréhensible : tout ce qui lui a fait impression pendant la semaine doit être exprimé le dimanche ; de là la confusion qui règne dans ses prédications. Il en est de même de ses idées dogmatiques, elles dépendent fortement de la lecture qui vient de l'enthousiasmer ; attiré tan-

tôt par l'orthodoxie, tantôt par le libéralisme, il est capable de défendre avec chaleur dans un sermon ce qu'il a combattu avec acharnement dans un autre.

En un mot, le pasteur sanguin est un homme d'aptitudes très variées, mais par cela même quelque peu inconstant et superficiel : telle est la qualité — et le défaut correspondant — qui prédomine dans toute son activité. Homme pratique, il se rend très utile en donnant de bons conseils à ses paroissiens ; mais souvent, dans son enthousiasme inconsidéré, il entreprend maintes choses qu'il ne peut mener à bonne fin.

Réflexion et persévérance ! Voilà ce qui lui manque. Qu'il cherche à acquérir ces vertus ! Qu'il se répète la parole biblique : « Le manque de sagesse n'est bon pour personne, et celui qui précipite ses pas tombe dans le péché. (Prov. 19 : 2.)

Mais qu'il est beau, le tempérament sanguin, quand on développe ses bons côtés ! Sous l'influence de l'Esprit divin, l'amabilité du Sanguin se change en véritable charité chrétienne ; les pauvres, les malheureux trouvent leur refuge auprès du pasteur sanguin. Et son enthousiasme ! Au service du Maître, il produit les plus beaux fruits ! Tel l'apôtre Pierre, le grand Sanguin de l'Évangile, qui dans sa confiance en soi-même dit au Seigneur avec emphase : « Quand tu serais pour tous une occasion de chute, tu ne le seras jamais pour moi ! » (Matth. 26 : 33), et qui, peu après, le renie par trois fois ! Mais ensuite, sous l'influence de l'Esprit, ce même Pierre est le premier qui est prêt à prêcher l'Évangile, et à censurer le sanhédrin et le peuple juif.

2° Mais laissons le Sanguin de côté, pour nous occuper des autres pasteurs. Tandis que le premier s'est fait remarquer par sa jovialité loquace, en voici un autre dont la taciturnité nous frappe. Ce pasteur silencieux, ce pasteur qui, dans toutes les réunions, brille par son absence, c'est — vous pouvez y compter — c'est le *pasteur mélancolique*.

Franchement, si nous n'avons trouvé chez le Sanguin que du beau, pour découvrir ensuite quelques défauts, c'est juste le contraire pour le Mélancolique. Non, il n'a rien d'attrayant,

ce pauvre pasteur mélancolique. Pourquoi est-il si taciturne ? Pourquoi nous dit-il à peine, en passant, un simple « bonjour », au lieu de s'arrêter, de s'entretenir avec nous ? Est-il froid, insensible, indifférent ou orgueilleux ? Non. Nous le savons : il a du sentiment, de la sympathie, mais tout cela est caché dans son cœur ; il est renfermé en lui-même, et comme il réfléchit toujours, il ne connaît que trop ses défauts et ses faibles, et c'est là ce qui le rend défiant de soi-même, timide et craintif. Voilà pourquoi il n'ose pas beaucoup parler ; il a peur de paraître ridicule. Par humilité, parce qu'il a une petite opinion de soi-même ? Ou peut-être par orgueil, parce qu'il ne voudrait pas passer pour insignifiant ? Probablement par un mélange des deux choses, par humilité orgueilleuse.

Le pasteur mélancolique étant très casanier, allons lui faire visite dans son cabinet de travail, son séjour de prédilection. Nous le trouvons plongé dans ses réflexions, méditant, rêvassant. A quoi songe-t-il ? Il pense à son imperfection comme serviteur de Dieu, à la vie religieuse et morale de sa paroisse, qui laisse tant à désirer ; il entrevoit ici et là une œuvre qu'il devrait accomplir, et qui, hélas ! est si difficile ! Et il perd courage avant de commencer, il se sent incapable avant d'essayer ! Il n'y a que le premier pas qui coûte, mais combien lui coûte-il ! Et ainsi les rêvasseries suivent leur cours, et rien ne peut les arrêter ; elles s'enchaînent, se développent, se multiplient, vont de l'avant, ... mais le pauvre mélancolique, lui, ne va pas de l'avant, il en est toujours au même point.... On l'appelle à table ! Le matin, l'après-midi est passé.... Et ces lettres pressantes, qui n'ont pas été écrites ! Même les choses les plus insignifiantes peuvent arrêter le pasteur irrésolu durant des heures entières ! Le choix du texte — un tourment terrible ! Pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre ? — Et faut-il terminer cette lettre par des « salutations empressées » ou par « l'assurance de ma profonde considération ? » Ah ! il vaut mieux envoyer la lettre par le deuxième courrier pour pouvoir encore bien peser la question ! Naturellement, aucune lettre ne part sans avoir été re-

lue une ou deux fois ! En un mot : l'inaction rêveuse est le plus grand défaut du pasteur mélancolique, méticuleux à l'excès.

Mais il faut bien le dire, ce trait caractéristique, quoiqu'un peu ridicule, a aussi son bon côté. Si le pasteur mélancolique est craintif, il est aussi scrupuleux et consciencieux. Cherche-t-il par exemple pendant une bonne heure un cantique cadrant bien avec son sermon, on ne peut que l'en louer. — Mais sa défiance de soi-même peut lui nuire beaucoup et le porter à la mélancolie, dans le sens vulgaire du terme. S'il arrive par exemple un malheur dans sa paroisse, le pasteur mélancolique s'accuse soi-même, il prend ce malheur pour un juste châtiment de sa tiédeur. Et ces paroles d'un prédicateur, paroles dont on a tant ri, et qui ont fait condamner celui qui les a prononcées : « Mes Frères, faites ce que je dis, mais non pas ce que je fais !... » si jamais elles ont été prononcées, elles l'ont été par un pasteur mélancolique, peut-être un peu maladroit, non pas certes « prudent comme les serpents, » mais sincère, « simple comme les colombes », d'une conscience scrupuleuse, et qui avait reconnu en toute humilité, avec une douloureuse tristesse, ce que tous les pasteurs et tous les croyants devraient reconnaître : que la réalité ne répond pas à l'idéal, que leurs paroles sont meilleures que leurs actions !

Dans la cure d'âmes, le pasteur mélancolique a la même qualité et le même défaut que nous venons de signaler. Il lui est extraordinairement pénible de faire des visites, même chez les malades. C'est qu'il ne sait pas exprimer ses sentiments, malgré toute la sympathie qu'il éprouve, et puis, il craint de ne pas être le bienvenu, et veut surtout éviter tout manque de tact. « Que dirais-je d'ailleurs à ce malade ? » Et voilà les réflexions, les songeries qui recommencent ! Car le pasteur mélancolique le sait parfaitement : c'est de religion qu'il faut parler avec le malade, sans cela, la visite n'a pas de sens. Mais comment parler de religion, dans le cas où le malade n'en éprouverait pas le besoin ? Ne serait-ce pas une profanation, de parler des choses saintes, sans savoir si ces

paroles trouveront de l'écho dans le cœur du paroissien ? La foi du pasteur mélancolique est d'ailleurs cachée dans le plus profond de son cœur, et il ne parle de religion que quand on l'y amène plus ou moins ; mais alors, il le fait avec grande joie. Ici donc de nouveau le même défaut : irrésolution craintive, qui, quoique provenant d'un tact délicat, peut nuire grandement à la cure d'âmes.

Et pourtant, qui sait ? il y a peut-être des paroissiens qui comprennent ces sentiments délicats et les ont en haute estime. Au reste, lorsque le pasteur mélancolique sent qu'il inspire la confiance et le respect, il se voue tout entier à sa paroisse. Ainsi, il aime ses catéchumènes de tout son cœur, il fait tous ses efforts pour les amener à Dieu, et ce n'est qu'avec tristesse qu'il se sépare d'eux après leur réception. Il prépare consciencieusement et avec soin ses sermons, qui ne brillent pas par la forme, mais qui renferment des idées profondes. Ils ont souvent quelque chose de mystique, et cherchent à unir intimement les âmes à Dieu, car l'idéal religieux du chrétien mélancolique, c'est le repos en Dieu.

Puisse le pasteur mélancolique se dire et se répéter toujours qu'il a autre chose à faire que de jouer avec ses sentiments ! Puisse-t-il se forcer à rechercher la société des ses paroissiens et à s'entretenir avec eux ! Puisse-t-il mettre toute sa confiance en Dieu ! Qu'il prenne à cœur la parole recueillie par saint Paul : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse ! » (2 Cor. 12 : 9). Qu'il se console en pensant que l'Eternel n'est pas toujours dans l'ouragan, dans le tremblement de terre, dans le feu, mais bien dans un murmure doux et léger (1 Rois 19). Ainsi il combattra avec plus d'avantage son inaction rêveuse et craintive, sa défiance de soi-même, et il pourra dire avec Paul : « Je puis tout par Christ qui me fortifie » (Phil. 4 : 13). Alors sa susceptibilité se changera en douceur, sa mélancolie en humilité, et dans ses rêveries il s'abîmera en Dieu ! Et c'est peut-être lui qui, dans son activité scrupuleuse, pourra le mieux suivre le conseil que donnait à ses étudiants le professeur Astié : « Messieurs les étudiants, quand vous serez dans le ministère, vivez de

manière à ce que vos paroissiens, en vous voyant passer dans la rue, se disent involontairement : Voilà un homme en qui j'ai confiance! »

3<sup>o</sup> Mais venons-en maintenant aux tempéraments d'action, en commençant par le *pasteur colérique*. Nous l'avons déjà dit : le Colérique est l'homme de volonté, doué d'une énergie indomptable, le travailleur sans trêve ni repos. Il est évident qu'un esprit de cette trempe peut avoir une immense influence sur son prochain.

Aussitôt installé dans une paroisse, le pasteur colérique cherche ce qui peut satisfaire son besoin d'activité. La prédication, l'instruction religieuse, la cure d'âmes : tout cela ne lui suffit pas, il lui faut élargir sa sphère de travail. Découvre-t-il par exemple dans sa paroisse de mauvaises habitudes, des abus sanctionnés par le temps, il ne se donnera pas de repos avant d'avoir extirpé tout ce paganisme. Mais il veut aussi innover : il fonde des sociétés, il donne des conférences, il sollicite ses paroissiens de participer à toutes sortes d'œuvres religieuses, morales, d'utilité publique, etc. Ainsi le pasteur colérique est capable de donner une impulsion puissante à la vie religieuse de sa paroisse.

Et naturellement, tout cela a lieu sur-le-champ. Le pasteur colérique a vite pris sa décision, et cela fait, il se met à l'œuvre, prend l'initiative tout de suite. Il sait que son but est le bien, et partout il prêche pour ses innovations : dans ses sermons, dans ses entretiens privés, voire même dans les assemblées publiques. Partout il est à son poste, partout il déploie son activité ! Et il ira jusqu'au bout, il ne s'arrêtera qu'au but, quand la réforme demandée sera accomplie.

Mais il jette ses regards plus loin encore, son esprit dépasse les limites de sa paroisse ; il participe aux publications religieuses et théologiques, lutte avec acharnement, avec fanatisme pour l'abstinence, ou s'engage même dans la question sociale ! Son désir est d'améliorer l'état de toute l'église, et il n'est pas d'innovation, de réforme radicale qui ne trouve en lui un chaud partisan.

N'est-ce pas là le plus beau tempérament pour un pasteur ?



Peut-être. Mais plus la lumière est intense, plus aussi l'ombre sera noire. Quand les paroissiens vivent en mésintelligence avec leur pasteur, quand une minorité s'élève contre lui, c'est presque toujours un signe qu'il est de tempérament colérique. Car un pasteur de ce genre a son opinion faite, et il n'admet pas qu'elle puisse être fausse. Il confond sa volonté — qui souvent n'est qu'entêtement — avec la volonté de Dieu; vous avisez-vous de le contrarier, de lui faire opposition? il vous traite d'impies! Le pasteur colérique se caractérise donc par son manque d'égards; il lui arrive volontiers de traiter ses paroissiens comme des écoliers, de les blesser par son manque de tact. Il s'attire ainsi la haine plus ou moins méritée d'une partie de ses paroissiens, surtout quand il se mêle de ce qui ne le regarde pas, ce qui lui arrive assez souvent.

Dans son ministère proprement dit, le pasteur colérique déploie une activité étonnante. Il exécute tous ses travaux immédiatement; il n'est jamais embarrassé pour porter secours aux pauvres, il fait naturellement des visites de malades, il trouve toujours du temps pour tout. Dans ses sermons, il parle avec force et entraînement, il enthousiasme avec facilité ses auditeurs. En avant! tel est le ton dominant de ses sermons, qui traitent du christianisme actif, de la puissance efficace de l'esprit divin dans les cœurs. Il ne craint pas de flageller les défauts de ses paroissiens, et de dire de dures vérités — souvent d'une façon blessante, — et les pasteurs qui, il y a quelque cinquante ans, se permettaient de citer en chaire les noms de leurs paroissiens fautifs, étaient sans doute tous des colériques.

Va seulement, va de l'avant, lutteur intrépide, vaillant pionnier de la foi! C'est de tels hommes qu'il nous faut au xx<sup>e</sup> siècle, pour réveiller les consciences engourdies! Mais cherche à maîtriser davantage le feu ardent qui te dévore, pour ne pas mériter le reproche adressé aux « fils du tonnerre » : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés! » Que le pasteur colérique cherche donc à rester maître de lui-même! Qu'il aspire à devenir de plus en plus humble et conciliant! Qu'il

ne porte pas dommage à sa sainte cause en allant trop vite de l'avant ! qu'il laisse aussi agir Dieu ! Mais alors, quand toute son énergie, toute son activité se met au service du Seigneur, quand il n'a plus d'autre ambition que de travailler pour le royaume de Dieu, quand sa volonté de fer se courbe sous la volonté divine, — c'est avec une puissance incomparable que le pasteur colérique travaille à la gloire de Dieu, et l'on peut dire de lui, comme de ses grands émules, l'apôtre Paul et Luther : « Le zèle de ta maison m'a dévoré ! »

4<sup>o</sup> Mais voici le bouquet : comme de juste, le *pasteur flegmatique* vient au dernier moment. Pauvre flegmatique ! que tu vas paraître petit, mesquin, après le Colérique ! N'a-t-on pas l'habitude de te considérer comme inférieur aux autres ? — Oui, mais à tort. Et plus d'un de tes collègues qui sourit avec pitié, ou plus souvent encore avec dédain, en parlant de ton tempérament, ne se doute pas qu'il se moque de son propre signalement !

Le Flegmatique, nous l'avons dit, n'est pas paresseux, mais calme, et même lent. Le pasteur flegmatique accomplit son travail journalier avec une tranquille assurance et avec plaisir. Mais il n'aime pas à s'occuper de ce qui ne rentre pas dans son activité quotidienne. Au lieu d'agir avec énergie, comme le Colérique, il réfléchit longtemps avant d'aborder une œuvre exceptionnelle. Sa paroisse peut donc être sûre que jamais il ne fera des innovations irréfléchies. Mais d'un autre côté, c'est avec peine qu'il se décidera à entrer dans la lice pour combattre les mauvaises habitudes, pour introduire les changements les plus nécessaires, les réformes les plus urgentes. Ce n'est pas qu'il soit craintif comme le Mélancolique, mais il n'aime pas le nouveau, il est conservateur, il s'en tient aux usages traditionnels. Le danger de son tempérament, c'est la routine ! S'il n'y prend garde, il s'adonne à un optimisme apathique, qui le rend de plus en plus égoïste, et il devient en quelque sorte une machine à travail, qui, remontée chaque matin, accomplit son œuvre monotone avec la régularité d'une horloge, avec une précision mathématique.

Mais ce labeur quotidien s'accomplit d'une manière exemplaire. Les petits travaux de bureau, voilà ce qu'il faut au pasteur flegmatique. Il n'y en a point de tel pour maintenir en bon ordre son cabinet de travail, pour classer, ranger par catégories ses lettres et ses paperasses ! Il est régulier, ponctuel dans toutes ses affaires.

La cure d'âmes n'est pas précisément le point brillant de son ministère : son cœur n'est pas assez chaud. Il est vrai qu'il a pitié des pauvres et des malheureux, parce que sa raison le lui commande ; mais son cœur ne saigne pas quand il voit le malheur de son prochain. Cette froideur se sent par instinct, et souvent elle empêche les paroissiens de s'ouvrir avec confiance à leur pasteur. Mais quand les malades ou les malheureux sont inquiets et agités, le pasteur flegmatique peut faire beaucoup de bien : son calme, sa tranquillité se communique plus ou moins à ceux qui souffrent.

Du reste, le pasteur flegmatique est très agréable dans ses relations avec ses semblables. Il possède une grande, une précieuse qualité : il est d'humeur égale. Et même les offenses ne peuvent altérer le calme de son âme ; les tristes expériences de la vie, l'ingratitude des hommes, les médisances ne le découragent pas ; les traits empoisonnés qu'on lui lance ne peuvent percer la cuirasse de fer de son cœur. N'est-ce pas là une qualité très importante et très avantageuse pour un pasteur du xx<sup>e</sup> siècle ?

L'insensibilité ou, pour mieux dire, la froide raison du pasteur flegmatique se fait sentir dans ses sermons, qui sont plutôt secs, sobres, quelque peu terre à terre. Il prêche sans feu et sans élan ; il ne fait pas de belles phrases, mais il développe simplement ses idées. C'est là sa force : clarté et simplicité ; on le comprend toujours et on est forcé de lui donner raison, car il n'exagère jamais. Il fixe surtout l'attention de ses auditeurs sur les petits devoirs de tous les jours, qui sont peut-être les plus importants ! il dévoile sans pitié les petits défauts du cœur. C'est dans ses sermons qu'on trouve la logique la plus serrée. Les différentes parties de son discours s'enchaînent rigoureusement ; il avance pas à pas, et on est

forcé de le suivre dans son raisonnement. A force de logique, il peut même devenir pédant.

En homme d'entendement, le pasteur flegmatique s'occupe avec prédilection de l'école et de l'éducation des enfants. Sans posséder — comme le Sanguin — le don de s'entretenir avec les petits enfants, il s'intéresse vivement à leur développement spirituel et moral. Il est d'ailleurs lui-même un éducateur modèle, car il ne se laisse pas entraîner par le sentiment, mais se dirige, dans l'éducation, d'après toutes les règles d'une méthode logique et sensée. Dans l'instruction religieuse, il s'entend admirablement à expliquer, à poser des questions ; c'est dire que son enseignement se grave dans l'esprit et le cœur de ses élèves, et y produit de bons fruits.

Dans le conseil de paroisse, ou dans d'autres comités, le pasteur flegmatique se rend très utile par son discernement, ses réflexions judicieuses. Son opinion une fois émise, tous les gens de bon sens s'y rangent promptement. On peut lui reprocher d'être par trop minutieux et de prendre trop à la lettre les paragraphes de la loi. Enfin, félicitons le synode ou l'assemblée quelconque présidée par un pasteur flegmatique ! Eût-elle élu un Sanguin ? Il serait prolix et diffus. Un Mélancolique ? Il perdrait la tête dans les votations compliquées et ne saurait que faire des amendements et sous-amendements ! Un Colérique ? Il s'emporterait si l'assemblée n'était pas de son avis ! Le Flegmatique par contre domine la situation de son coup d'œil clair et assuré, il explique tout clairement et brièvement, il reste calme, impassible, impartial, même quand son opinion ne prévaut pas, quand son parti est battu.

Puisse le pasteur flegmatique s'efforcer de témoigner plus d'intérêt aux pauvres, aux malades, aux malheureux ! Qu'il cherche à se mettre à leur place, et à réchauffer son cœur en pensant à leurs souffrances ! Qu'il se force à sortir de temps à autre, souvent même, de son activité uniforme et monotone, pour entreprendre quelque chose de nouveau et d'utile ! Il y parviendra, s'il se laisse guider par l'esprit du Christ ! Il restera, il est vrai, toujours opiniâtre, mais opiniâtre disciple du Maître ! Il aimera toujours son activité journalière, mais

elle consistera à faire la volonté de Dieu en tout et partout ! Et ainsi, il aimera son prochain, non pas d'un amour débordant, mais de cet amour calme, paisible, raisonnable, que rien ne peut altérer ! Il suivra tranquillement le sentier de son Dieu, et sa prière : « Tu as prescrit tes ordonnances pour qu'on les observe avec soin. Puissent mes actions être bien réglées, afin que je garde tes statuts ! » (Ps. 119 : 4-5), cette prière sera exaucée, le pasteur flegmatique observera cette loi de Dieu, qu'il sait être son bonheur.

Nous avons vu combien le tempérament du pasteur a d'influence sur son ministère. Il nous reste à traiter en peu de mots de l'importance du tempérament des paroissiens pour l'activité pastorale, ou, plus généralement, de la conduite à suivre envers le tempérament d'autrui.

### III

#### Le tempérament des paroissiens ou du prochain en général.

Le pasteur, comme nous le disions, a pour tâche de former et de développer des caractères chrétiens, Il ne se bornera donc pas à étudier son propre tempérament, mais aussi celui de ses paroissiens, pour mieux les comprendre, pour mieux les édifier ; il cherchera — comme on l'a si bien dit — non seulement à connaître « le cœur humain », mais bien plutôt « les cœurs humains ». Il est certain qu'alors son travail sera couronné de plus de succès. Ajoutons que tout homme désireux de connaître ses semblables, de les juger et de les traiter avec justice, doit nécessairement étudier leur tempérament.

En matière *religieuse*, chaque tempérament demande à être traité d'une manière spéciale. En cela, comme en toutes choses, notre Seigneur est un modèle parfait, et nous voyons dans Luc 9 : 51-62, avec quelle admirable finesse il distingue les divers tempéraments. — Dans un moment d'enthousiasme passager, le *Sanguin* s'écrie : « Seigneur, je te suivrai partout où tu iras ! » Mais Jésus lui répond :

« Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ! » (v. 57-58). Cette goutte d'eau froide suffit pour calmer l'exaltation irréfléchie du Sanguin. — Jamais le *Mélancolique* ne pourrait prendre une résolution de suivre Jésus ; le Seigneur l'appelle donc : « Suis-moi ! » Il veut bien obéir, mais impossible de quitter tout ! Ne serait-ce pas un péché de ne pas exécuter toutes les longues cérémonies prescrites par la loi pour les fêtes funèbres ? Il répond donc : « Seigneur, permets-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. » Mais Jésus lui dit : « Laisse les morts ensevelir leurs morts ; et toi, va annoncer le royaume de Dieu ! » (v. 59-60). A l'œuvre ! au lieu de te laisser dominer par des sentiments de tristesse ou par des considérations mesquines ! — Enfin vient le *Flegmatique* ; il s'annonce lui-même, mais son raisonnement calme lui dit de faire les choses selon les règles : d'abord le repas d'adieux, ensuite suivre Jésus. Il dit donc, posant ses conditions : « Je te suivrai, Seigneur, mais permets-moi d'aller d'abord prendre congé de ceux de ma maison. » Jésus lui répond : « Quiconque met la main à la charrue, et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu. » (v. 61-62).

Mais le *Colérique* ? Par une coïncidence singulière — est-ce peut-être un rapprochement intentionnel ? — ce récit des trois disciples est précédé immédiatement par celui des « fils du tonnerre » qui disent de l'inhospitalier village samaritain : « Seigneur, veux-tu que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume ? » Mais Jésus réprimande leur ardeur colérique : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés ! » (v. 54-55). — Nous voyons donc, dans cette courte péripécie, la conduite de Jésus envers les quatre tempéraments.

Chaque tempérament a donc son propre genre de piété ; c'est là un fait important pour la cure d'âmes et pour la prédication, qui doit satisfaire aux exigences les plus diverses et donner à chacun la nourriture spirituelle qui lui convient le mieux. — Le Sanguin aime Dieu de tout son cœur, mais l'oublie souvent dans les réjouissances de la vie. L'Évangile

est une « lampe qui brûle et qui luit, » mais le Sanguin « ne se réjouit qu'une heure à sa lumière » (Jean 5 : 35); il lui est difficile de se réchauffer constamment à ce foyer ardent. — Le Mélancolique s'attarde trop dans la repentance, il doute de la grâce de Dieu, ce qui l'empêche de « se lever et d'aller vers son père, » comme l'enfant prodigue. Il faut surtout le consoler et l'exhorter à sortir de sa torpeur pour agir. Après s'être converti, il a une tendance au quiétisme. — Le Colérique est pour ou contre l'Évangile ; mais même quand il a pris parti pour Jésus, il lui est dur de courber la tête, de confesser ses péchés, quoiqu'il se repente dans son for intérieur. Sa conversion s'accomplit presque toujours soudainement, comme chez Paul ou Luther. — Le Flegmatique au contraire ne peut indiquer le moment de sa conversion. Elle dure toute sa vie, il avance pas à pas, lentement et sûrement, sur le chemin du royaume de Dieu ; sa piété se développe normalement et graduellement.

Le tempérament joue aussi un grand rôle dans l'éducation des enfants, ce que non seulement les pasteurs, mais aussi les parents feront bien de se répéter. L'enfant sanguin, avec sa joie pétulante et sa frivolité, doit être traité tout autrement que l'enfant mélancolique, qui fuit la société de ses camarades, pour rêver à l'écart. Chaque parole sévère fera grande impression sur lui, trop grande impression peut-être ! L'enfant colérique, volontaire et ambitieux, doit être courbé sous le joug de l'obéissance plus que tout autre, tandis qu'il faut exhorter l'enfant flegmatique à courir au but, et chercher à éveiller le sentiment dans son cœur, trop souvent indifférent à toutes choses. — Que les parents, les pasteurs, les instituteurs cherchent donc à comprendre le tempérament des enfants qui leur sont confiés ! Belle tâche à coup sûr, mais grande et difficile !

Enfin, dans la *conduite générale envers le prochain*, il faut tenir compte du tempérament d'autrui. Voici les deux grands devoirs qui nous incombent :

Le premier consiste à se *supporter* réciproquement, à chercher à *comprendre* son prochain, à se mettre à sa place. Il est

très rare que cela ait lieu. Les hommes en général, même les chrétiens, — peut-être pourrait-on dire surtout les chrétiens ! — sont fort portés à tout juger d'après leur point de vue particulier, d'après leurs propres idées, souvent fort étroites. On s'érige ainsi en juge, on censure et condamne, presque toujours injustement, les actes d'autrui. L'homme d'action ne peut pas comprendre que d'autres se laissent guider par leurs sentiments, au lieu de se laisser gouverner par le bon sens et l'intelligence, ou de s'adonner à une activité dévorante. Par contre, l'homme de sentiment ne peut comprendre la sèche intelligence, les froides raisons du Flegmatique, les manières tranchantes et décidées, le manque d'égards du Colérique ! Un homme à tempérament vif ne peut supporter la tranquillité : son sang bout quand il voit avec quel calme, quelle lente exactitude le Flegmatique travaille ; l'irrésolution craintive du Mélancolique le met hors de lui, et il voudrait le secouer violemment, pour lui inculquer de l'énergie. Mais, d'un autre côté, l'homme calme et réfléchi hoche la tête en contemplant l'agitation fébrile de ses semblables à tempérament vif ; le spirituel babil du Sanguin l'agace ; l'impétuosité, la violence, l'emportement du Colérique l'effraie, lui est en horreur !

Au lieu de condamner, surmontons le sentiment de répulsion que nous inspire peut-être au premier moment un autre tempérament, pour chercher à le comprendre ! Plus nous nous choquons des caractères singuliers des autres tempéraments, plus nous prouvons par cela que la singularité de notre propre tempérament est fortement accusée. S'il n'en était ainsi, nous supporterions mieux les défauts caractéristiques de notre prochain, ils ne nous seraient pas si désagréables, ne nous paraîtraient pas si excentriques.

De là découle le second devoir : *apprendre* les uns des autres ! apprendre des autres tempéraments, pour modérer et corriger le sien. Le grand travail de l'éducation de soi-même consiste à faire disparaître petit à petit les arêtes et les aspérités de son tempérament. Pour cela, il n'y a pas de moyen plus efficace que d'être en relations journalières avec des



gens de tempérament différent, et si des conseils de ce genre étaient écoutés, nous conseillerions à tous les jeunes gens de se choisir une épouse d'un autre tempérament que le leur. Figurez-vous en effet toute une famille de tempérament uniforme! de monotones Flegmatiques, par exemple! ou de violents Colériques! ou de Mélancoliques broyant du noir! ou de Sanguins babillards! — Non! Du choc des opinions jaillit la lumière, et le mélange des tempéraments produit les grandes et belles qualités! Sous l'influence des autres membres de la famille, doués d'un autre naturel, le tempérament s'adoucit, se polit pour ainsi dire; ses angles s'effacent, ses aspérités disparaissent: le bloc brut, informe, devient peu à peu une belle pierre taillée et polie!

Que cela soit notre idéal, de faire disparaître ainsi les singularités désagréables, les défauts innés de notre tempérament. En cela encore, suivons l'exemple de notre Maître, Jésus-Christ! On s'est longtemps demandé quel était son tempérament, et les uns penchent pour le colérique, parce qu'il a entrepris la plus grande révolution de l'humanité, parce qu'il a introduit une nouvelle religion, un esprit nouveau et divin dans le monde! Mais d'autres, pour raisons dogmatiques, prétendent que Jésus n'avait aucun tempérament, mais seulement les bons côtés de tous, parce qu'il n'a pas connu la loi du péché qui règne dans les membres.... La vérité est ici, comme presque toujours, probablement entre les deux assertions. Oui, le « Fils de l'homme » avait un tempérament, et probablement le tempérament colérique, mais joint au mélancolique, ce qui nous semble ressortir de son tact délicat.... Mais on ne voit en lui aucune trace de l'imperfection de ces tempéraments, rien de désagréable, rien d'offusquant, parce que Jésus s'est assimilé les bonnes qualités des autres tempéraments. Et s'il est vrai, comme nous le croyons, qu'il avait son tempérament propre, il n'en est pas moins vrai qu'en lui toutes les qualités des quatre tempéraments se mélangent, se combinent, se confondent en une harmonie admirable et parfaite!

Qu'il soit donc notre modèle! Ce que notre divin Maître

possédait d'une manière parfaite, nous pouvons l'acquérir d'une manière imparfaite, à un faible degré. Nous pouvons l'acquérir en nous laissant conduire par son esprit, en vivant et en restant chaque jour dans sa communion. Oui, nous pouvons, par la force et par la grâce de Jésus-Christ, nous délivrer de la loi du péché qui est dans nos membres, combattre victorieusement les défauts de notre tempérament, en cultiver les qualités, pour dire enfin avec l'apôtre Paul : « Si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi ! » (Gal. 2 : 20).